



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

Recensions par année de publication | 2013

Éric Durot, *François de Lorraine, duc de Guise entre Dieu et le Roi*

Bruno Restif



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crmh/12884>

DOI : 10.4000/crm.12884

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Bruno Restif, « Éric Durot, *François de Lorraine, duc de Guise entre Dieu et le Roi* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], Recensions par année de publication, mis en ligne le 28 janvier 2013, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crmh/12884> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.12884>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2022.

Tous droits réservés

Éric Durot, *François de Lorraine, duc de Guise entre Dieu et le Roi*

Bruno Restif

RÉFÉRENCE

Éric Durot, *François de Lorraine, duc de Guise entre Dieu et le Roi*, Paris, Classiques Garnier (« Bibliothèque d'Histoire de la Renaissance » 1), 2012, 884p.
ISBN 978-2-8124-0610-2

- 1 C'est une véritable somme que nous livre Éric Durot, tirée de sa thèse de doctorat soutenue sous la direction de Denis Crouzet en 2011, sur cette figure centrale du XVI^e siècle qu'est le second duc de Guise, assassiné en 1563. Cet ouvrage est donc d'abord la biographie qui manquait tant sur ce personnage majeur, mais il est aussi plus que cela, de nombreux développements étant consacrés aux contextes changeants dans lesquels évolue François de Lorraine. Les lecteurs de Denis Crouzet reconnaîtront immédiatement l'influence, si caractéristique, du maître, mais ce livre d'Éric Durot est aussi une actualisation des travaux désormais anciens de Lucien Romier, une synthèse historiographique dans un champ en plein renouvellement, le résultat d'un impressionnant dépouillement de sources, sans oublier des développements assez originaux, sur la politique écossaise des Guises par exemple.
- 2 Aux 737 pages de texte s'ajoutent quelques documents iconographiques en annexe, une longue liste des sources, une bibliographie quasi-exhaustive (p. 795-861) et un index des noms de personnes bien utile, vu la longueur du texte. L'auteur déploie son argumentation en trois grandes parties organisées de façon chronologique : « l'avènement du duc de Guise », « le rôle et les espoirs du bras armé d'Henri II », « les combats du duc dans un royaume en crise (1559-1563) », la mise en œuvre des sous-parties étant plus complexe.
- 3 La période antérieure à 1547, année de l'accession d'Henri II au trône de France, est traitée assez rapidement, la première partie de l'ouvrage étant consacrée

essentiellement à la période 1547-1553. Sans doute faut-il y voir une défiance à l'égard de « l'illusion biographique », expression de Bourdieu reprise dès le début de l'introduction, contre laquelle ferraille Denis Crouzet dans la préface, si bien qu'Éric Durot préfère traiter de cette première période dans une sorte de *flash-back* qui constitue le chapitre 2. Ce parti pris se défend sans doute, mais il est aussi évident que François de Lorraine, né en 1519 (il a donc 28 ans en 1547), n'aurait pu être ce qu'il est devenu sans la génération précédente, celle de Claude de Guise, dont l'on ne peut que souhaiter désormais une biographie. Éric Durot présente cette étude comme celle d'une « pérégrination » ou « *peregrinatio* » (le latin est parfois préféré), terme que l'auteur semble placer à l'interaction entre identité et engagement (p. 35) mais qui aurait sans doute mérité une définition plus explicite et peut-être plus théorique.

- 4 L'étude commence donc avec l'avènement d'Henri II, qui offre aux Guises et à François notamment une « consécration », grâce à une faveur royale qui est le prolongement de ce qu'avait été « l'amitié delphinale ». L'auteur parle donc aussi d'« avènement » du duc de Guise (son père Claude ne décède cependant qu'en 1550), marqué par l'attribution du gouvernement de Dauphiné-Savoie, le rôle dans la politique italienne et le mariage avec Anne d'Este, la politique menée en Guyenne et Saintonge. Ce n'est donc qu'ensuite qu'il est traité d'un « capital identitaire ascendant », composé du capital social et du capital symbolique tels que définis par Bourdieu. Le terme « identitaire » renvoie aussi à une dimension personnelle qui à l'évidence est liée à cette *peregrinatio* insuffisamment définie. Pour préciser cette dimension individuelle, Éric Durot mobilise d'une part la *mimesis* telle qu'entendue par Foucault qui ici serait liée à l'identification lignagère, d'autre part une formule de Denis Crouzet évoquant « l'énergie consciente ou inconsciente qui détermine qu'un personnage s'insère ou surgit dans un moment de l'histoire et qu'il se détache ensuite sur les horizons de la mémoire », ceci expliquant le caractère « ascendant » du capital identitaire. L'auteur évoque donc l'héritage lignager, de Godefroy de Bouillon à l'écrasement des Rustauds en 1525, en passant par la bataille de Nancy de 1477 et une sainteté féminine, tout ceci manifestant la permanence d'un « esprit de croisade » chez les Lorraines puis les Guises. Ce développement est extrêmement intéressant, mais il faut constater aussi que l'oncle Jean de Lorraine manifestait pour partie une ouverture de type évangéliste et que le mariage avec la fille de Renée de France ne peut s'inscrire dans l'optique d'un catholicisme exclusiviste. Le chapitre suivant traite de la fratrie, du cardinal d'abord, dans une « conjonction des lettres et des armes », de Marie de Guise ensuite, des cadets enfin. Éric Durot montre à quel point les Guises savent, plus que d'autres sans doute, développer une stratégie familiale dans laquelle chacun joue son rôle, au bénéfice d'abord de François de Guise mais aussi de son frère Charles. La « consécration personnelle » ne peut cependant venir que d'un accomplissement guerrier, que permettent le blocus de Boulogne et surtout la défense de Metz face à Charles-Quint. Éric Durot insiste à juste titre sur la célébration de cette victoire, élément essentiel de la constitution du charisme (au sens weberien) du duc François de Guise.
- 5 La deuxième partie traite donc du rôle et des espoirs du « bras armé d'Henri II », qui doit partager la faveur royale avec le connétable de Montmorency et Jacques d'Albon de Saint-André. Pour décrire leurs positions respectives, Éric Durot évoque « un triangle de la faveur royale [...] [qui] n'est pas parfait ni simplement équilatéral. Son centre de gravité est mouvant [...]. L'angle incarné par le duc de Guise est en fait dédoublé par la présence du cardinal de Lorraine » (p. 222), formulation que d'aucuns pourront juger peu claire. Quoi qu'il en soit, les développements qui suivent sont fort

intéressants. Appuyés notamment sur le dépouillement des correspondances, ils actualisent certaines synthèses de Lucien Romier, auquel l'auteur tient à rendre hommage tout en critiquant les conclusions auxquelles il était parvenu (p. 226). Éric Durot traite de l'entourage du duc de Guise, de ses « grands amis » (François II de Clèves, Jacques de Savoie et Alphonse d'Este) et de son rôle de « prince référent », formule un peu floue que l'auteur utilise pour prendre ses distances par rapport à l'héritage historiographique sur les fidélités et clientèles (p. 253). Cette défiance s'étend même pour partie à la notion de réseau, pourtant à la mode (avec les excès que cela comporte) il y a peu, l'auteur préférant parler d'« influence », liée à une Maison, une politique foncière, un patrimoine, des fonctions de commandement, la faveur royale...

- 6 Le chapitre suivant, consacré aux imaginaires, s'ouvre par le développement le plus hypothétique de l'ouvrage, une analyse des peintures murales réalisées pour la chapelle du duc par le Primatice et dell'Abate. Pour Éric Durot, qui se place au bord de la falaise, comme dirait Roger Chartier, François de Guise s'identifie à l'un des rois mages, par une « projection de soi » (p. 294), une « opération mentale » à laquelle ne serait pas étranger le néo-platonisme (p. 290), et cela notamment parce que cette chapelle relève « de l'intimité dans un moment de prière et de recueillement » (p. 289). Certains lecteurs seront séduits, d'autres s'alarmeront des risques de surinterprétation. L'auteur y voit en tout cas une clé pour comprendre l'investissement, « en sympathie », du duc de Guise au service de la politique européenne (« universelle ») d'un roi qui se perçoit lui-même comme roi protecteur, et pour cette raison se verrait bien empereur et restaurateur de l'unité chrétienne. Là est pour Éric Durot la cohérence d'un règne qui sans cela pourrait sembler assez brouillon et marqué par la « déraison d'État » (p. 325).
- 7 C'est ainsi qu'il faudrait comprendre la dernière guerre d'Italie, cette expédition vers Naples en 1556-1557, qui est menée par le duc de Guise et qui échoue assez piteusement, du fait du délitement de la Ligue et de la défaite de Saint-Quentin notamment. Ces événements contraignent le duc de Guise à la retraite militaire mais lui offrent aussi l'opportunité de devenir le défenseur du royaume... ce qu'il devient grâce à la prise de Calais, célébrée avec « intensité » (p. 405). Il y a là de beaux développements d'histoire militaire et diplomatique. Les Guises triomphent politiquement, mais cette position est remise en cause par la signature du traité du Cateau-Cambrésis en 1559. Sont repris ici les travaux de Denis Crouzet sur la paix comme privation d'être pour une noblesse ayant pour vocation de rencontrer Dieu sur les champs de bataille. Ce n'est qu'alors que le calvinisme apparaît réellement dans l'ouvrage. Cela se justifie sans doute du point de vue de la « pérégrination » du duc de Guise, mais il est évident que la question se posait dès avant pour les Guises, à travers les choix et actions du cardinal de Lorraine, à travers la politique royale de répression également (ce que l'auteur, assez méfiant à l'égard d'une approche chronologique, mentionne à partir de la p. 450).
- 8 Alors commence la troisième et dernière partie, consacrée au « royaume en crise ». L'avènement de François II, à la suite du décès accidentel de son père, joue en faveur des Guises puisqu'ils sont les oncles du nouveau souverain, mais Éric Durot évoque une « appropriation avide et crispée du pouvoir » (p. 462), formule qui s'appuie sur une analyse des évolutions à la cour. Faut-il y voir une erreur politique de leur part ? La politique financière du cardinal de Lorraine, l'application du traité de paix, la lutte contre les « mal sentans » de la foi font des mécontents, comme l'on sait. Mais y avait-il véritablement une alternative ? La guerre civile était-elle évitable, comme l'affirmait

une historiographie républicaine qui n'avait pas pour vertu principale le souci d'objectivité ? Les Guises cristallisent évidemment le mécontentement, et ce qui auparavant faisait leur force fait désormais leur faiblesse (lignage lorrain donc étranger, catholicisme réputé exclusiviste – ce qui pourtant n'est pas si simple –, succès fulgurants donc ambition et arrivisme). L'auteur s'attarde sur la conjuration d'Amboise, dont il montre la complexité. Les Guises acceptent une inflexion politique et collaborent avec Catherine de Médicis (qui facilite l'ascension de Michel de L'Hospital), ce qui montre une certaine souplesse. Mais ils sont « dépassés » (p. 580) par une crise qui est aussi celle de l'« identité de la monarchie » (p. 555). Le troisième chapitre de cette dernière partie est tout à fait novateur dans sa mise en œuvre, car en étudiant l'action des Guises en Écosse, il montre à quel point les échecs qu'ils y connaissent déterminent de plus en plus leur politique française. François de Guise devient alors le « protecteur » du catholicisme, mais un autre choix était-il possible ? On peut en douter, s'il souhaite éviter le déclassement, car son rôle politique décroît nettement, la régente le marginalisant progressivement. Aussi fait-il « de sa position inconfortable une posture assumée » (p. 641), ce qui passe par la création du fameux « triumvirat » de 1561. Éric Durot pose donc avec raison la question d'une radicalisation d'un catholicisme dont l'exclusivisme n'était pas toujours si évident, et qui ne l'est pas encore quelques mois plus tard, lorsque le cardinal de Lorraine tente la conciliation de Poissy (même si le duc visiblement ne croit pas à un succès possible). Après l'échec de ce colloque, il est certain que l'intérêt du duc de Guise n'est pas à la réussite d'une politique dont l'édit de janvier 1562 est emblématique. En faire le principal responsable de la guerre civile serait toutefois bien excessif, et les pages consacrées au massacre de Wassy correspondent peu ou prou à l'excellente présentation de Stuart Carroll dans *Martyrs and murderers* (Oxford University Press, 2009). La marche à la guerre s'en trouve accélérée (sans doute aurait-elle eu lieu de toute façon), ce qui permet au duc de Guise de jouer à nouveau le premier rôle... et de mourir en martyr, alimentant ainsi ce « capital identitaire ascendant » dont profitera à son tour son fils, le Balafre.